

Alain BERENBOOM



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Elsa Colpin

1994

Peut-on rire de tout ? Oui, répond résolument Alain Berenboom, dont l'ironie n'épargne personne (pas même les Suisses !)

Paradoxe, la biographie de ce romancier impertinent (avocat, expert, professeur d'université, droits de l'homme, etc.) ne prépare pas ses lecteurs au choc de *La position du missionnaire roux*, de *La table de riz* ou du *Pique-nique des Hollandaises*. Des romans qui épinglent cruellement les travers d'une époque déboussolée qui cherche désespérément une morale. Plutôt que d'assener à ses lecteurs des vérités toutes faites, Alain Berenboom les emmène comme Tintin aux quatre coins de la planète. Les plus futés auront remarqué qu'après l'Afrique (*La position du missionnaire roux*), il s'est lancé dans un roman chinois (*La table de riz*) en attendant la Syldavie : *Le pique-nique des Hollandaises*. L'itinéraire du plus célèbre reporter du petit XXème. Mais la ligne claire est devenue trouble. C'est l'époque qui veut ça !

Biographie

Qu'est-ce qui alimente Alain Berenboom écrivain ? D'abord son métier d'avocat, être écrivain en Belgique n'étant guère alimentaire ! explique-t-il. Simple boutade ? Avocat, professeur de droit d'auteur et de droit de l'audiovisuel à l'Université Libre de Bruxelles, auteur de plusieurs rapports sur la situation des droits de l'Homme, (dans les années septante), Alain Berenboom n'est pas seulement juriste le jour, pour lui permettre d'écrire la nuit.

Ces activités se mêlent. Lorsqu'on lit ses écrits juridiques, on retrouve sous l'analyse technique, son style mordant et parfois même l'impertinence du romancier. Quant à ses romans, ne tournent-ils pas autour des droits de l'homme et plus largement autour de la recherche de la justice ?

Né à Bruxelles en 1947 de parents venus de Pologne et de Lituanie, dont une grande partie de la famille a été décimée pendant la guerre par les Allemands, Alain Berenboom a toujours été plongé dans une atmosphère cosmopolite. Passionné de cinéma (il a été critique de cinéma et est administrateur de la Cinémathèque royale de Belgique), il se rappelle : « *Enfant de la nouvelle vague française, je n'ai pas toujours avoué à mes amis cinéphiles que je préférais Jerry Lewis à Jean-Luc Godard et les films d'horreur de TERENCE FISHER à la mélancolie morbide de Louis MALLE* ». Et encore : « *J'ai vraiment commencé à comprendre mes goûts cinématographiques quand j'ai abandonné l'expressionnisme spectaculaire mais gourmé de Fritz LANG au profit de la magie intimiste, érotique et personnelle de G. W. PABST* ».

Docteur en droit et licencié en droit économique de l'Université Libre de Bruxelles, il est reconnu comme le plus éminent spécialiste belge du droit d'auteur. Son traité **Le droit d'auteur** (1984) fait autorité. Il a été choisi comme expert par la Chambre belge des représentants pour l'assister dans la refonte de la loi sur le droit d'auteur (1994). Il a aussi

participé à plusieurs ouvrages collectifs en droit d'auteur, droit des artistes et droit audiovisuel (notamment *Les malheurs d'Orphée* édité chez Mardaga à Liège, sous la direction de Robert Wangermée, qui fut administrateur de la RTBF ; *Le centenaire de la loi sur le droit d'auteur*, en 1987, chez Kluwer, sous la direction de J. Corbet ; encore *Neighbouring Rights*, chez Maklu, aux Pays-Bas) ainsi qu'un mode d'emploi du Traité de Maastricht (chez 10/18, Paris, 1992).

* * *

* *

Bibliographie

- *Le droit d'auteur*, Larcier, Bruxelles, 1984.
- *Le centenaire de la loi sur le droit d'auteur*, Kluwer, 1987.
- *Neighbouring Rights*, Maklu, Pays-Bas.
- *La position du missionnaire roux*, Le Cri, Bruxelles, 1989 ; Ramsay, Paris, 1991.
- *La table de riz*, Le Cri, Bruxelles et Ramsay, Paris, 1991.
- *Le Traité de Maastricht - mode d'emploi*, 10/18, Paris, 1993.
- *Le pique-nique des Hollandaises*, Le Cri, 1993. En néerlandais : ***De Hollandse Meiden***, trad. Ernst van Altena, co-éd. Goossens et Manteau, 1996. *La Jérusalem captive*, Éd. Verticales, Paris, 1997.
- *Le Lion noir*, Éd. Flammarion, Paris, 2000. Rééd. Labor (Poche), 2006.
- *Le goût amer de l'Amérique*, Éd. Bernard Pascuito, Paris, 2006.
- *Périls en ce royaume*, Éd. Bernard Pascuito, Paris, 2007.
- *Périls en ce Royaume*, Éd. Bernard Pascuito, 2008; réédition, édition revue, Éd. Genèse, 2012 (Grand Prix des écrivains francophones, 2009).
- *Le Roi du Congo*, Éd. Bernard Pascuito, 2009; réédition édition revue, Éd. Genèse, 2012 (prix Bernehim de l'Académie royale de langue et de littérature en 2010).
- *La Recette du Pigeon à l'italienne*, Éd. Genèse, 2012.

Nouvelles :

- Recueils personnels :
- *L'auberge espagnole*, Le Grand Miroir, 2002.
- *La Fille du Super 8*, Le Grand Miroir, 2003.
- *Le maître du savon*, Éd. Le Cri, 2009.
- *Messsie malgré tout!*, Éd. genèse, 2011.

- Recueils collectifs :

- *La Cerise sur le gâteau*, nouvelle publiée dans *Succès damnés*, Éd. Luce Wilquin, 1997.
- *Bloum à Bruxelles (Bloem in Brussel)*, nouvelle dans ce recueil collectif, publié par Le Castor Astral, France en français et Meulenhof, Amsterdam, en néerlandais, 2000.
- *Vera à vélo*, nouvelle publiée dans *Bruxelles, du noir dans la blanche*, Éd. Autrement, 2001.
- *Milou chez les Juifs*, nouvelle dans *Drôles de plumes*, Moulinsart, 2003.
- *Écrivain belge*, dans *La Belgique toujours grande et belle*, Éd. Complexe, 2003.
- *Un bon belge* dans *Sans état d'âme*, Éd. du Cerisier, 2003.
- *Refus d'éditer ou la Souffrance du Dibuk* in *La Nouvelle revue française*, Éd. Gallimard, avril 2005.
- Diverses autres nouvelles parues en revues, notamment *In'Hui, Alice, Marginales*, etc.
- *Les pratiques virtuelles du romancier* in *La Novellisation*, Leuven University Press, KUL, 2004.
- Chroniques régulières au quotidien *Le Soir*.

Juridique :

- Livres :

- *Le droit d'auteur*, Éd. Larcier, 1984, réédition Éd. Larcier 2009.
- *Le nouveau droit d'auteur et les droits voisins*, Éd. Larcier, 1994. 3e édition, 2005. Nouvelle édition (4^e), 2008.
- Chronique périodique de jurisprudence en matière de droit d'auteur au Journal des Tribunaux.

- Diverses contributions dans des ouvrages juridiques collectifs, dont :
 - *Droit d'auteur et bandes dessinées*, Bruylant.
 - *La Censure*, Larcier, 2003.
 - *Le Traité de Maestricht - Mode d'emploi*, Éd. 10/18.
- Divers articles et communications dans actes de colloques.
- Rédacteur en chef de la revue *Auteurs & Media*.
- Éditeur de la collection *Création, Communication, Information*, aux Éd. Larcier.

Outre de nombreux articles juridiques, Alain Berenboom a publié plusieurs nouvelles notamment dans l'hebdomadaire *L'Instant* (Bruxelles) ainsi que dans des revues littéraires comme *L'Ingénu* (St Germain-en-Laye), *In' hui* (Paris-Bruxelles) et dans l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que la littérature érotique ?*, Zulma, Paris, 1993.

Texte et analyse

« Je m'interroge parfois sur ce que deviendra l'art chez nous depuis que le sexe est libéré. Quelle est votre expérience de la question? » demanda brusquement Benerian en se tournant vers Van Loo qui essayait de le suivre. À toute vitesse, ils parcouraient les quartiers lugubres des ministères, encore assombris par la pluie. Occupé à ne pas se faire lâcher par le fonctionnaire fou, Van Loo ne réagit pas immédiatement et continua de courir. L'étrange question commença à le turlupiner à l'instant où Benerian disparut sous le porche d'une maison. Dans l'obscurité du hall, Van Loo tâtonna avant de trouver l'interrupteur, qu'il tourna sans résultat. Le son métallique du ressort ne faisant pas réapparaître son guide, il se décida à l'appeler : « Pan Benerian? Procze, pan Benerian? » Il avait lancé dans le noir les seuls mots de polonais qu'il connaissait. Une voix se fit entendre. Une voix de femme. « Hier, bitte, Mister, vieni qui ! » Une faible lueur éclaira un escalier. En montant, Van Loo faillit heurter une silhouette menue qui passait la tête au-dessus de la rampe. « Ola ! fit la dame. Kommen Sie mit Sadi? Alors, vieni qua ! » Trop surpris pour s'interroger, il la suivit dans un minuscule appartement encombré de tableaux, de dessins et de sculptures. Émergeant d'un fauteuil coincé entre un chevalet et une rangée de toiles posées contre le mur, Benerian s'écria : « Hé bien, Van Loo ! Qu'est-ce que vous attendiez ? Je vous croyais impatient de tâter de l'âme polonaise? » La jeune dame réapparut. Dans la lumière, sa peau d'ivoire semblait parée des plus beaux bijoux. Jambes fines et bouche d'ange, elle possédait les atouts qui font tourner les têtes.

(Le pique-nique des Hollandaises, p. 29)

Ce texte est extrait de **Le pique-nique des Hollandaises** (1993), le troisième roman d'Alain Berenboom. À plusieurs égards, le style, le sujet et la composition de ce roman explorent les voies découvertes dans ses deux précédents ouvrages. D'entrée de jeu, précisons que l'extrait choisi

(page 29 dans l'édition Le Cri) est un « flash-back », une technique que l'auteur maîtrise parfaitement et sur laquelle il a construit ses trois romans. Elle lui permet de raconter plusieurs histoires à la fois, histoires situées dans des lieux géographiques et des espaces temporels différents. Le « flash back » n'est pas le seul emprunt que le romancier fait au cinéma. Son récit est fait d'images, de séquences rythmées parfois par des gags burlesques, chaque séquence formant un tout, une petite histoire avec un début, un milieu et une fin comme l'illustre l'extrait ci-dessus. Un texte qui peut d'ailleurs s'analyser comme le script d'un film: après avoir saisi les deux personnages en plein dialogue, un traveling les accompagne dans les rues de Varsovie. Le décor et la lumière rappellent le cinéma expressionniste d'Allemagne et d'Europe centrale (comme le faisait Woody Allen dans son film récent *Ombres et lumières*, ce n'est sans doute pas une coïncidence). La bande sonore a autant d'importance que l'image (le dialogue provocant, la pluie, le son métallique du ressort de l'interrupteur récalcitrant, la voix d'une femme qui résonne dans une cage d'escalier, et ce texte étrange, polyglotte et pourtant compréhensible).

Synthèse des deux précédents romans, *Le pique-nique des Hollandaises* mêle en effet le ton satirique, l'érotisme provocant de *La position du missionnaire roux* et la mélancolie lunaire de *La table de riz*. Un des personnages secondaires de ce faux roman à la chinoise, Van Loo (à l'époque, attaché culturel belge en Chine) devient le personnage principal du *Pique-nique*, ici attaché culturel à Varsovie. Les trois romans développent leurs intrigues dans un contexte politique troublé et très actuel. La première phrase de l'extrait situe d'emblée l'importance que le romancier attache à l'époque et au lieu qu'il s'est choisi pour y promener ses personnages : ici, la Pologne post communiste. Il le fait de façon provocante et humoristique mais sans s'y attarder ni s'essayer à l'analyse politique.

Mine de rien, l'extrait choisi est un passage essentiel du roman, comme l'est, dans tout roman d'amour, la scène de la rencontre entre le héros et la future femme de sa vie ! Encore une fois, Alain Berenboom dynamite les lois du genre : le héros ahuri fonce dans le noir. Ce qui

l'intéresse c'est de ne pas perdre la trace du fonctionnaire polonais aux basques duquel il s'accroche, la rencontre avec l'héroïne est clownesque et le dialogue évoque plutôt la méthode Berlitz que Roméo et Juliette !

L'extrait éclaire ce qui caractérise le style d'Alain Berenboom : un mélange de descriptions rapides et de dialogues débridés. Peu d'adjectifs mais des mots précis qui contiennent l'image recherchée, un style direct qui mêle présent et passé pour viser à la plus grande efficacité. Il évite systématiquement la préciosité : pas d'effet « littéraire », pas de phrase qui arrête la lecture et des bouts de dialogues en plusieurs langues non traduits, intégrés dans le récit.

Dans la scène que nous avons retenue, le côté tragique du livre, qui n'apparaît qu'en fin de parcours, ne se devine pas. Mais même dans la mélancolie, le style Berenboom reste alerte, direct et saugrenu. On peut le rapprocher de certains romanciers américains (Caldwell, Cain) ou britanniques (Graham Swift, Ishiguro, Narayan, Lodge) également pour les thèmes qu'il choisit : sexe, politique, mémoire et brutalité du monde autour du petit homme seul. Mais au lieu de verser dans la noirceur, Alain Berenboom qui a manifestement goûté aux surréalistes belges (A. Baillon, Magritte, Scutenaire), s'en tire toujours par un pied de nez.

Choix d'extraits

Je hais l'Afrique ! je hais l'Afrique ! À quoi bon répéter cette phrase à mon voisin ? D'abord, il est noir. Et l'Afrique doit lui sortir de la peau, comme à moi. Cette Afrique qui nous regarde avec indifférence, moi, mon voisin et les trois cent cinquante-deux autres passagers de cet avion immobilisé depuis trois jours sur l'aéroport N'Krumah d'Accra (Ghana). N'Krumah, c'est le nom du premier président du Ghana et le libérateur de ses cinq millions d'habitants. Ses successeurs, eux, semblent incapables de libérer trois cent cinquante-quatre personnes ! Il est vrai que les pirates de l'air, qui nous tiennent en otage depuis Rome (Italie), ne parviennent même pas à obtenir la libération de leurs trois compagnons, détenus en France. Pourquoi les choses simples se compliquent-elles dès que l'on commence à en parler ? Si ces trois bonshommes quittent leur prison française, les trois cent cinquante-quatre passagers de cet avion libéreront les cinq millions de Ghanéens de leur encombrante présence. Cinq millions ? Ils doivent être quinze millions aujourd'hui ! Ces Africains n'arrêtent pas de se reproduire. Et certains s'étonnent qu'ils aient le ventre vide... Je sais ce que je dis : je travaille chez Nestlé. Département lait en poudre. Ma spécialité, l'Afrique.

(La position du missionnaire roux, p. 9)

Ah ! La rage du missionnaire lorsque je lui avais lancé ce discours à la tête à l'issue d'une de ses conférences où ma femme m'avait entraîné ! Il lui était facile de briller devant une salle de partisans, convaincus d'avance, prêts à verser leur obole pour soulager leur mauvaise conscience d'Occidentaux repus. Ce n'est pas mon cas ! Comme je le dis souvent à Céline : « Je suis fier d'être Suisse ; ce n'est pas seulement une

nationalité, c'est une façon de penser, un certain état de la civilisation ». Céline (qui est restée Belge après notre mariage) faisait semblant de détester cette phrase. La première fois, elle m'avait répliqué : « *La Suisse vit sur le dos d'un tas de monde, sans en faire vivre aucun* ». Nous étions sur la terrasse au premier étage de la maison, la nuit était douce et nous regardions le grand jet d'eau qui s'élève au-dessus du lac de Genève. Sa réponse m'avait d'abord interloqué, puis j'avais éclaté de rire. J'aimais sa franchise, son ton mutin et son indépendance. Je m'approchai de ses lèvres et l'entraînai sur le canapé. Nous étions tous deux haletants, fiévreux, pressés. « *Tu vois, lui dis-je en la caressant, qu'être Suisse, c'est une forme de civilisation...* »

— *Non, c'est moi qui ai raison, murmura-t-elle pendant que je la pénétrais, les Suisses vivent sur le dos des gens...*

(La position du missionnaire roux, p. 28)

En ces temps-là, on se réveillait d'une longue torpeur. Seuls les méchants vénéraient le passé mais ceux qui débordaient d'énergie n'étaient pas bien vus pour autant. On s'en méfiait, j'allais bientôt m'en rendre compte.

*Dans la confusion, à quelles directives se fier ? Elles filaient dans tous les sens comme les destinations affichées au tableau de la gare centrale. Quand j'étais assez bête pour avouer mon désarroi à Ma Gong, il disait, la voix grave : « *Le présent est incertain et le futur plein d'aléas !* ». Me voilà bien avancée ! *Qu'offrait-il ? Comme tous les méchants, l'étude du passé. Ma Gong se bombardait spécialiste de l'histoire du cinéma. La mémoire, il s'y vautrait comme un porc dans la boue. N'est-ce pas dans la boue qu'on déterre les traces des temps anciens ?**

Encore si son histoire du cinéma se montrait immuable comme les colonnes des pagodes de la colline près de la lune bleue. Mais chez Ma Gong, elle se faisait capricieuse, fluctuante, engloutissant un à un ceux qui émergeaient la veille. Avec la souplesse d'un acrobate, il changeait

*continuellement de modèle. Imaginez un musée qui modifierait chaque matin les légendes des objets en vitrine ! Pendant quelques mois, il exalta S. M. Eisenstein « un titan, un génie » avant de le traiter du jour au lendemain de « clown au service du culte de la personnalité », et de le remplacer par Walt Disney ! À la trappe, le **Cuirassé Potemkine**, sa viande avariée, son landau cascadeur et ses interminables escaliers ! Place à Mickey !*

*À part Song Qiaonian, aucun d'entre nous ne regretta les images oppressantes et figées du « titan » et son cortège de mères modèles, marins modèles et autres moissonneuses-batteuses modèles. Mais pourquoi Mickey ? Puisque le cinéma U.S. s'affichait à nouveau sans honte, fallait-il se contenter de ces mièvreries pleines de bon sens mais non sous-titrées ? Seul Wang Ho, qui vouait un culte sans réserve au cinéma américain, ne partageait pas nos critiques. « Vous avez tort de vous moquer de Disney et de son cinéma tendre. Que nous imposera-t-on demain ? » La projection de **Alice au pays des merveilles** acheva de me dégoûter. « Arrête, Ma Gong, on n'en peut plus ! On veut de vrais acteurs dans de vraies histoires ! Montre-nous enfin le monde réel ! »*

— *Des histoires un peu plus sensuelles, souffla Sun Tianhua.*

— *... plus édifiantes, grogna le sage Song Qiaonian.*

— *Bravo, Miss ! s'exclama Ma Gong (pourquoi s'en prendre toujours à moi ?) Puisque personne ne parvient à se mettre d'accord, revenons à Eisenstein !*

Les mères, les marins, les landaus nous retrouvèrent cloués à nos chaises ! Pour peu de temps, heureusement ! Un matin, en effet, Ma Gong apparut perplexe : « Je ne sais plus quelles images projeter », confessa-t-il.

— *Tu renonces à l'Histoire ? demanda Wang Ho, ce qui eut pour effet de ranimer Ma Gong.*

— Non, non, se reprit-il. Je remonte plus haut. En fait, je ne vois guère qu'un artiste à vous proposer, qui domine les autres et toute l'histoire du cinéma, Joseph Plateau.

— Joseph qui ?

— L'inventeur du cinéma, camarades. En personne !

— Maudit soit-il ! lançai-je. Pourquoi ne nous as-tu jamais montré ses films ? Il est russe ou américain ?

— Ni l'un ni l'autre. Il est belge ! Et c'est une mauvaise raison de dédaigner ses oeuvres, mais voilà, il n'a laissé aucune trace ! Pauvre Joseph Plateau qui n'a pas compris que la lumière doit être fixée sur pellicule et projetée sur un écran. Coincé dans son idéologie individualiste, il a cru que chaque spectateur peut conserver l'image de son choix sur sa rétine. « Regardez-moi, dit-il pour confondre les incrédules. Je suis capable d'imprimer sur ma rétine l'image du soleil. » Et le voilà qui s'avance sans chapeau, se plante bien droit face au ciel tout bleu, relève la tête et sans ciller fixe l'astre éternel. Bilan : deux yeux carbonisés ! Exit Joseph Plateau, condamné à errer le reste de ses jours avec ses orbites vides devant des écrans éteints.

Un aveugle belge, inventeur du cinéma ! Voilà comment on nous apprenait l'Histoire. Quand j'ai proposé de rebaptiser l'école à son nom, tout le monde a éclaté de rire. Quel est son mérite ? Il n'a laissé aucun film. Rien qui puisse être montré en exemple ! Si on l'appelait École Rock Hudson ? suggéra Li Ming, « l'efféminé ». Bravo ! applaudit Wang Ho. Revenons au cinéma américain !

Ma Gong allait-il désormais nous priver d'images comme Joseph Plateau, son dernier héros ? Ou les réservait-il, comme le murmurait perfidement la belle Sun Tianhua, à celles qui acceptaient ses invitations ? « Le bruit court, me dit-elle avec son merveilleux sourire, qu'il possède une superbe collection d'anciens magazines américains remplis de photos

de stars ! » Merci, pas pour moi ! Admirer des acteurs morts ? Je n'ai aucune envie de contempler des cadavres sur papier glacé avant de me réchauffer dans ses bras. L'amour, la mort et tout ça, il ne m'aura pas avec ces calembredaines !

(La table de riz, p. 15-17)

Lorsque nous rencontrons des artistes étrangers, ils se comportent envers nous comme des missionnaires en Afrique. Que croient-ils nous apporter que nous n'ayons découvert avant eux ? Notre professeur d'histoire de la culture, M. Lai Jué, dit que les Européens sont atteints du syndrome de Gutenberg. Du nom de cet Allemand qui se vantait d'avoir inventé l'imprimerie, alors que nous l'utilisons depuis quatre cents ans !

Un réalisateur dont je tairai le nom vint nous présenter ses oeuvres. Après la projection de son premier film, considéré partout comme un grand classique, il nous expliqua pourquoi il était passé à la postérité : « Un succès se bâtit sur une idée pourvu qu'elle soit originale. La mienne, mes amis, a bouleversé le septième art ! ». Il se tourna vers nous, hilare, le cigare levé comme un pistolet. Mais, comme nous ne démarrions pas à son signal, il poursuivit sur un ton moins enthousiaste « Avec moi, fin des tabous ! Les spectateurs ont découvert la présence des plafonds dans les scènes tournées en intérieur ! » Il se rengorgea, sûr de son effet. Nous nous regardâmes un peu gênés. Se moquait-il de nous ? « Vous ne saisissez pas ? » Son énorme rire traversa la salle avant de lui revenir dans la bouche. « Écoutez... » Et de nous citer une liste interminable de critiques fameux et d'intellectuels éminents qui avaient célébré l'apparition des plafonds à l'écran avec plus d'enthousiasme que l'effort de guerre (les deux événements coïncidaient). Mais, du sujet de son film, il ne dit pas un mot. Comme si cette affaire de plafond justifiait seule sa place dans l'histoire du cinéma ! « Jusque là, le dessus du décor n'apparaissait pas ; les techniciens considéraient que l'éclairage devait venir d'en haut. Moi, déclara-t-il, j'ai obligé les décorateurs à boucher la route du ciel (il tendit son cigare au-dessus de sa tête pour être sûr que nous saisissions ses intentions) pour faire jaillir la lumière au niveau de l'Homme (il baissa la

main et se tapa la poitrine au risque de se brûler). L'Homme étouffe, privé du feu de Dieu. Certes, les acteurs aussi, à cause du plateau surchauffé, mais le message passe». Bouffée de fumée. Sa tête disparut un instant.

Très fier de son effet, il nous présenta son second film, l'adaptation d'un roman policier. « Une médiocre série noire, précisa-t-il immédiatement, que je n'ai jamais été capable de lire au-delà du troisième chapitre! Peu importe, je voulais disposer d'un matériau brut pour le façonner librement. Un bon conseil, évitez d'adapter les romanciers contemporains. Avec leur manie de venir se fourrer dans vos pattes pour s'assurer que vous ne trahissez pas leur chef-d'oeuvre, il ne vous reste qu'à fabriquer un téléfilm dont les photos illustreront la réédition de leur bouquin en collection de poche! »

« Retenez une chose : ne jamais coller à l'histoire! Pour faire du cinéma, occupez-vous du style. Raconter des histoires, c'est l'affaire des fonctionnaires qui travaillent pour la télévision! »

Le film se révéla aussi incompréhensible qu'il nous l'avait annoncé : « La faute aux producteurs », expliqua-t-il sur une intervention de la jolie Sun Tianhua dont le doigt levé avait immédiatement attiré son attention.

N'avait-il pas affirmé le contraire tout à l'heure? « Dans le système capitaliste, l'argent commande tout. Il enlève l'oeuvre à son auteur, de la même façon que l'armée arrache le fils à sa mère! » La réplique étant destinée à faire rire, nous nous empressâmes de pouffer poliment. Après un coup d'oeil aux jolies dents de Sun Tianhua, il prit un air satisfait. L'originalité cette fois résultait, paraît-il, de l'emploi systématique du « travelling », cet artifice qui consiste à donner l'illusion du mouvement en se servant d'une caméra montée sur roulettes. Tout le film était construit comme si le destin du héros suivait une seule et interminable ligne circulaire. Les images, coupées d'aucun plan fixe, donnaient le vertige. Une impression renforcée par un éclairage glauque et un décor sinistre : un port battu par les vents et une succession de bars sordides dans lesquels les personnages n'arrêtaient pas de s'enivrer. Toujours

aussi en forme, le grand cinéaste reprit la parole dès l'apparition du mot « fin » sans l'abandonner jusqu'à ce que la séance fût levée je ne sais combien d'heures (et de cigares) plus tard. Vu notre état, c'est miracle qu'on ne comptât pas d'évanouissement. Pour résister à l'engourdissement, Sun Tianhua me récita à voix basse son livre de cuisine préféré, de la première à la dernière recette ! Cinquante-sept repas imaginaires nous permirent de digérer ce que nous venions de voir sans subir le détail des ingrédients !

L'hommage se poursuivit le lendemain avec ses derniers films, adaptés d'oeuvres classiques fameuses. La célébrité n'avait pas réussi à les préserver. Leurs auteurs, morts depuis longtemps, ne courant pas « dans ses pattes », son génie s'était épanoui librement, permettant à ses mains musclées de mouler cette « matière brute » selon son inspiration. On avait l'impression que la réputation des livres dont il s'était servi avait attisé sa rage, multipliant les trahisons, transformant des personnages que l'écrivain avait voulu bons et vertueux en brutes sadiques ou télescopant les époques pour démonter le ridicule des intrigues. Ainsi, d'un drame de Shakespeare, il avait donné, selon son expression, « une interprétation sauvage ». Son film semblait avoir été tourné sans éclairages (toujours l'avarice des producteurs ?), avec des acteurs en haillons qui hurlaient leur texte comme si le matériel d'enregistrement avait été arraché d'une vieille publicité de « la Voix de son Maître ». Dans la dernière séquence, une gigantesque explosion nucléaire engloutissait les personnages encore en vie. Pendant que l'avion qui avait lâché la bombe s'éloignait, le grand cinéaste soupirait en voix off : « Shakespeare, c'est le plus grand... »

(La table de riz, p. 26-29)

Je me lavai chez Sun Tianhua et passai – exceptionnellement – une robe de fête. Je me permis même du noir autour des yeux. Sans ma veste et mon pantalon habituels je me sentais aussi maladroit que si je m'étais glissée dans la peau d'une autre ! Une voix me disait : tu ressembles à une courtisane ! Quelle pensée stupide alors que Sun Tianhua changea cinq

fois de vêtements avant de se décider pour une robe rouge fendue jusqu'au-dessous des fesses. Et elle m'obligea à refaire sa coiffure toutes les heures ! Je la regardai avec admiration. J'aimais la façon dont les robes couvraient son corps. Malgré ses cuisses un peu épaisses, elle donnait l'impression d'être insaisissable comme si chaque pouce de sa peau était en mouvement. Moi, quand je porte de beaux habits, il y a toujours quelque chose qui cloche. Ils perdent aussitôt leurs lignes harmonieuses, se détendent et se plissent comme si la pluie les avait imbibés. Mais ce soir, grâce à Sun Tianhua, j'avais l'allure d'une de ces superbes masseuses du quartier ouest invitées par le commandant de district. J'en étais assez fière ! Enfin, nous étions prêts ! Wang Ho avait préparé un discours et Li Ming des poèmes burlesques.

Dès le hall d'entrée, une odeur enivrante nous enveloppa. Même Song Qiaonian salivait, la bouche ouverte. Un mélange délicat d'aromates et de parfums caressaient la peau, léchant les lèvres avant de s'insinuer insidieusement dans la gorge. Impossible de ne pas se précipiter vers la table. Là, nous attendaient un assortiment de hors-d'oeuvre, disposés avec tant de raffinement que personne ne songea à y toucher. Des crevettes baignées par une crème verte, comme si elles sortaient de la mer, du blanc de poulet formant une fresque, des poissons crus entourés de verdure, des légumes rouges, verts, mauves, noirs, disposés comme sur un échiquier. Des bols de nourritures inconnues. D'après les descriptions que j'avais lues, je devinais des ailes de requin et même des crêpes de canard laqué découpées en fines lamelles et roulées dans une confiture d'huîtres et de ciboule. Et là ? Du failong, le potage de dragon volant ! murmura Li Ming, les yeux exorbités.

À chaque coin de la table, des petits pots de fromage de soja formaient des sentinelles d'apparat. Entre les plats, des vases métalliques remplis d'eau reflétaient les derniers rayons rouges du soleil couchant qui pénétraient par la fenêtre. De minuscules brûle-parfums, discrètement juchés sur de petits tabourets, répandaient les senteurs qui nous avaient saisis à notre arrivée. Nous poussâmes ensemble un grand cri avant de battre des mains en gloussant. Mon père réclama le silence.

« Regardez, dit-il, dans quelques instants, le repas va vraiment commencer ». Il se précipita à la cuisine et revint avec les bols de riz qu'il disposa harmonieusement entre les plats. « À présent, venez près de moi ». La jolie Sun Tianhua se retrouva tout naturellement contre son épaule.

« D'abord une crevette », murmura-t-il. Comme s'il obéissait à sa faible voix, un rayon du soleil déclinant tomba au même instant sur le récipient et les crevettes pâles devinrent soudain écarlates comme des homards au sortir d'une casserole bouillante. « À boire, à présent ? » demanda mon père en avançant un pot fumant. Personne ne songea à répondre. Nous savions qu'il ne s'adressait pas à nous. Il versa le potage brûlant et, à ce signal, le soleil quitta lentement le plat de crustacés pour s'approcher du récipient. Ainsi éclairée, la fumée prenait une forme si étrange que des soldats en armes auraient pu surgir ou un fantôme à la pâle figure enveloppé de son grand manteau, sans nous surprendre. Puis, la lumière se posa sur les légumes rangés par couleur dans un ordre précis, en commençant par les plus sombres, avant de plonger dans les bols de riz. Une multitude de sauces différentes semblaient se mélanger, éclairant de mille feux les bols de mets inconnus jusqu'à ce que l'obscurité, faisant progressivement pâlir l'arc-en-ciel, tombe enfin sur la table en recouvrant les plats d'un suaire noir. Alors, la lune apparut cinq fois, dans chacun des vases métalliques. « Vos desserts », murmura mon père. Sun Tianhua sourit. Et l'éclat de ses jolies dents blanches illumina la pièce.

Dès que la lampe fut allumée, on se regarda en clignant des yeux, honteux d'une telle émotion, avant que la joie n'éclate comme à la fin d'une représentation théâtrale durant ces quelques instants juste avant les applaudissements, quand tout est encore possible. Les rires et les remerciements fusèrent. On se serait cru à la sortie du banquet ! Les sens assouvis, nous nous sentions aussi rassasiées que si le repas avait déjà été avalé !

« Merci mille fois », chanta Wang Ho, suivi de tous les autres convives.

— Vous n'avez vraiment plus faim ? interrogea mon père. Tout le monde éclata de rire. C'était vrai ! Nous aurions refusé une portion supplémentaire ! « Tant mieux ! s'exclama-t-il. Alors, je peux vous l'avouer : crevettes, poissons, poulet, légumes, même le riz, tous les mets étaient en papier, en carton et en soie ! »

Il y eut un silence incrédule. Se moquait-il de nous ? Personne n'osait bouger. Même dans la lumière artificielle de la lampe, la table brillait comme nous l'avions découverte, prête à être dévorée ! Finalement, Song Qiaonian tendit ses baguettes et s'empara d'une crevette. Il la regarda longuement comme pour lui faire avouer son forfait avant de la passer d'un geste délicat à Wang Ho. Celui-ci, gêné, s'en débarrassa entre mes mains. L'animal était appétissant, croustillant, parfait, mais en effet, fabriqué avec du papier ! Je fouillai un bol de riz : chaque grain, sculpté dans de la soie blanche, présentait une particularité. Légèrement écrasé, boudiné, strié de noir, aucun n'était pareil. Mais, quand je plongeai un doigt vers la crème verte, catastrophe ! ma manche éclaboussée goutta sur la belle robe de Sun Tianhua. La sauce, elle, était vraie -et délicieuse ! Comme aussi la sauce brune transparente dans laquelle baignait le poulet.

— Tout n'est donc pas mensonge ? m'exclamai-je de mauvaise humeur en essayant de sauver la robe.

— Tu sais bien, Nai Minh Ho, que les racines des meilleurs mensonges baignent dans la vérité !

(La table de riz, p. 44-47)

— Tiens ? dit miss Biceps en levant le nez vers Van Loo. D'après cette revue, dans les pays de l'Est les épouses ont douze fois plus de chance de se faire violer par leur mari que par un inconnu...

— Ah oui ? Mon Dieu, c'est choquant ! balbutia le diplomate, troublé comme si elle avait lu dans ses pensées.

— *Ce que je me demande, c'est si vous financez ce genre d'enquête? Selon Liza, vous représentez l'Europe à Varsovie, ou quelque chose comme ça?*

La fausse adolescente jeta un bref regard vers eux. Liza, c'était elle manifestement.

— *Plus exactement, je suis attaché culturel de Belgique. Après une hésitation, il ajouta : « Je devrais dire francophone. »*

— *Et les sondages, c'est dans vos cordes ?*

— *À vrai dire, je ne sais pas trop, bredouilla Van Loo. Peut-être s'ils concernent le viol de femmes francophones.*

Miss Biceps jeta sa cigarette et sortit une tartine un peu écrasée de son sac. Elle n'arrêtait jamais de manger ?

(Le pique-nique des Hollandaises, p. 124)

Van Loo monta sur la plate-forme du camion en compagnie du cercueil. Il avait désespérément besoin d'air frais. Sans un regard pour lui, les employés des pompes funèbres et le prêtre prirent place dans l'habitacle. Le camion se mit en route sur le rythme lent de ses occupants. En contemplant le cercueil de la vieille dame, pour la première fois seul face à elle, il songea qu'elle était juive et se demanda ce que cela voulait dire. Jusqu'ici, si quelqu'un lui avait posé la question, il aurait répondu sincèrement surpris : qui s'y intéresse ? De toute sa vie, voilà bien un souci qui ne l'avait jamais effleuré. Benerian lui en avait parlé comme si ça allait de soi. Y aurait-il eu un rabbin, des rites même étranges, des prières, des chants et des larmes, Il aurait peut-être compris, mais pourquoi accorder une telle importance au fait qu'elle était juive pour déterrer ensuite son corps comme celui d'un animal ? Personne n'avait apporté de fleurs. Il se maudit de n'y avoir pas pensé. Elle haïssait Dieu et les rabbins, lui avait raconté Benerian. Pourtant, il l'avait traitée de

juive. Il fixa la caisse de bois avec l'envie de l'ouvrir. La réponse s'y trouvait enfermée, il en était sûr. Et nulle part ailleurs. Cafmeyer et Mlle Manicewicz étaient juifs et bien vivants, pourtant, dieu sait pourquoi, il ne les voyait pas ainsi. Il lui parut impossible que quiconque lui explique ce que signifiait être juif sinon cette morte. Avec honte, il se dit que cette pensée révélait peut-être chez lui une forme insidieuse d'antisémitisme. « Suis-je contaminé par les Polonais? » Il faillit éclater de rire au moment où le camion s'arrêta, le précipitant la tête en avant sur le cercueil.

Un sandwich et des litres de bière fraîche à la pression ! Ce n'était pas à Mlle Manicewicz que pensait Van Loo en suivant les employés des pompes funèbres à l'intérieur du café. Le curé s'était discrètement éclipsé. En voyant entrer Van Loo, Benerian attira son attention d'un grand mouvement des bras et Mlle Manicewicz sourit. Un de ses délicieux sourire avec fossette. Il en aurait oublié les heures d'angoisse et de malaise au cimetière. Elle semblait remise et lui plaisantait cyniquement comme à son habitude, en s'agitant tellement que la moitié de son verre se répandit sur sa veste. « Vous voulez vraiment manger? » demanda Benerian goguenard. Il passa la commande en polonais à un jeune homme maigre qui mordillait son bec-de-lièvre. La bière se révéla tiède et plate, la mince tranche de saucisson sèche entre les deux tranches de pain dur. Van Loo s'en contenta sans se plaindre et reprit un autre verre. De la paume de la main, il ôta la trace d'un doigt sur l'extérieur du verre. Cela ne rendit pas la bière plus pétillante. « Une petite vodka pour faire passer le tout? » demanda Mlle Manicewicz en buvant une tasse de café. Ces deux-là paraissaient en pleine forme !

(Le pique-nique des Hollandaises, p. 170-171)

Synthèse

La position du missionnaire roux renoue apparemment avec l'esprit du roman feuilleton : une vraie histoire avec des personnages forts, embarqués dans des aventures qui dépassent – l'amour fou comme un moteur –, du rire et des larmes... et une liberté totale dans l'invention et la géographie. Si le roman ne comporte pas de chapitres au sens strict du terme, il est composé d'une succession de scènes qui, chacune, pourraient être une histoire en soi. Pourtant l'ensemble est cohérent, chaque tableau contenant les éléments nécessaires à la suite du *feuilleton*.

Les textes suivants le confirmeront, ***La table de riz*** et ***Le pique-nique des Hollandaises*** : Alain Berenboom nourrit ses histoires d'autres histoires qui se mêlent, s'intercalent, se cognent. Un subtil collage, une construction apparemment compliquée qui se parcourt pourtant à toute vitesse comme les meilleurs romans picaresques.

Mais, plus que le roman feuilleton, c'est le cinéma qui a influencé l'auteur de ***La table de riz***, un roman dont les principaux personnages sont étudiants d'une école de cinéma et qui passent leur temps à rêver de films occidentaux mythiques. Le récit est construit lui aussi comme un film avec flash back et inserts. On y trouve même le synopsis intégral d'un film, joli clin d'œil aux expressionnistes allemands.

Si l'auteur s'inspire des techniques du roman, du cinéma populaire ou du thriller (il y a même un court récit de science-fiction dans ***La position du missionnaire roux***), c'est pour mieux le détourner et les tordre (de rire).

Aucun des personnages n'est jamais tout blanc ou tout noir. Les bons révèlent peu à peu leurs turpitudes et les méchants apparaissent fragiles et

parfois tendres. Par exemple, le narrateur de *La position du missionnaire roux*, salaud intégral à la première page et que l'on se prend à aimer en fin de parcours. Ma Yong, commissaire politique dans *La table de riz*, froid, cynique et calculateur s'avère un sentimental idéaliste. Redoutable piège dans lequel l'auteur fait tomber ses lecteurs ! Cafmeyer, peintre faussaire, d'abord présenté comme vieux et grognon se révèle le personnage le plus poignant du *Pique-nique des Hollandaises* et, dans le même roman, Benerian, fonctionnaire polonais corrompu, qui s'est adapté à tous les régimes et collabore au projet odieux de transformer Auschwitz en une sorte de parc d'attraction, reste un être complexe, profondément humain, peut-être le plus sympathique des personnages du roman. Cette ambivalence des êtres, Alain Berenboom la cultive avec un art si maîtrisé que ses personnages deviennent inoubliables parce qu'avec leurs élans mais aussi leurs faiblesses, ils sont tellement humains, tellement vrais. De Jim Pète-sec, le missionnaire roux, aux trois hollandaises du *Pique-nique*, du directeur de la division lait pour l'Afrique de son premier roman à Van Loo, attaché culturel à Varsovie dans son dernier, ils forment une grande famille dont le lecteur aimerait faire partie !

Derrière le burlesque, les romans d'Alain Berenboom camouflent des intentions «morales» comme si seule l'ironie et le rire pouvaient déclencher la réflexion, le débat, le recul. Dans *La position du missionnaire roux*, c'est la famine africaine, le commerce des multinationales dans les pays en voie de développement et l'hypocrisie du «charity business» qui sont cloués au pilori. Dans *La table de riz* (prémonitoire, puisque écrit avant le massacre des étudiants de la place Tien An Men), c'est une réflexion sur la dictature et le décervelage dans une société policière. *Le pique-nique des Hollandaises* explore l'Europe de l'après Maastricht et du post communisme en promenant ses héros en Hollande et en Pologne. Il nous montre un continent à la recherche d'une identité d'un projet ou d'une espérance qui sortirait les êtres de leur solitude et de leur égoïsme.

En plongeant ses héros dans l'air du temps et les convulsions de la planète, et en regardant loin au-delà des frontières comme si celles-ci

Alain Berenboom - 30

n'existaient pas, Alain Berenboom renoue mine de rien avec la longue tradition qui a traversé la littérature belge à plusieurs époques de De Coster à Mertens, en passant par Plisnier, Jean Ray, les surréalistes et Hergé ! Et on ne s'étonnera pas que, parmi ses écrivains préférés, Alain Berenboom, interrogé par *Le Figaro*, cite notamment Cervantès, Graham Greene, Vonnegut, Narayan, Singer, Multatuli et Jules Verne.

Elsa Colpin